

**DIXIÈME LETTRE: SUR LE COMMERCE
(LETTRES PHILOSOPHIQUES. VOLTAIRE)
APPROCHE DISCURSIVE**

Róger Retana Calderón
Universidad Nacional, Costa Rica

Les fumées des fours crématoires, les barbelés de l'univers concentrationnaire ne permettent plus de trouver périmées les plaidoiries de Voltaire en faveur de l'innocence et de la tolérance.

EMMANUEL BERL

UNE APPROCHE GLOBALE

Le texte que nous avons choisi pour cette analyse c'est la Lettre Dix de l'ouvrage "Les Lettres Philosophiques" de Voltaire, écrivain et philosophe représentatif du Siècle des Lumières; c'est à dire le Dix-huitième Siècle. Dans cet ouvrage, conçu sous une forme épistolaire, Voltaire traite les sujets les plus variés, allant de la religion à la médecine et en passant par la politique, le commerce, les lettres, la philosophie, etc. L'ouvrage est constitué de vingt-cinq lettres, dont les premières sept sont consacrées à la religion, la huitième et la neuvième à la politique, au gouvernement et la dixième au commerce. Nous verrons par la suite comme il est significatif que le sujet "commerce" soit abordé tout de suite après les sujets ayant trait à la politique. Aussi, il convient de dire que dans un premier degré de notre observation

cette place “privilégiée” de la lettre sur le commerce (la dixième des vingt cinq lettres) nous fait penser que Voltaire a donné une importance considérable, je dirais même très grande, au thème du commerce - présenté comme l’emblème d’une nouvelle force, d’une nouvelle société.

Essayons maintenant de nous approcher du texte et de saisir son fonctionnement interne pour dégager, s’il y a lieu, les différents mouvements dont il est constitué.

Les premières lignes du texte nous présentent le sujet et le ton avec lequel ce sujet sera traité. Le sujet “*commerce*” est lancé d’emblée dans la première phrase:

Le commerce, qui a enrichi les citoyens en Angleterre, a contribué à les rendre libres, et cette liberté a étendu le commerce à son tour; de là s’est formée la grandeur de l’État¹.

La suite de la lettre a pour but d’illustrer ce que Voltaire vient d’affirmer sur le commerce. En effet, une première partie, que nous appellerons “d’ordre interne” nous présente la situation de l’Angleterre:

C’est le commerce qui a établi peu à peu les forces navales par qui les Anglais sont les maîtres des mers...de se battre (66).

Une deuxième partie “d’ordre externe” correspond aux repercussions de la situation particulière de l’Angleterre due au commerce. Cette seconde partie peut se diviser à son tour: une, la première, correspondant au deuxième paragraphe qui a trait à l’Italie; une autre, la deuxième, qui correspond au quatrième paragraphe et dont le pays traité est l’Allemagne. Le dernier paragraphe, quant à lui, est divisé en deux parties: l’une qui présente la situation en France et l’autre à caractère conclusif:

1. Voltaire, *Lettres philosophiques* (Paris: Flammarion, 1964) 66.

Je ne sais pourtant lequel est le plus utile à un État, ou un seigneur bien poudré qui sait précisément à quelle heure le Roi se lève, à quelle heure il se couche, et qui se donne des airs de grandeur en jouant le rôle d'esclave dans l'antichambre d'un ministre, ou un négociant qui enrichit son pays, donne de son cabinet des ordres à Surate et au Caire, et contribue au bonheur du monde (67).

Il faut dire que la division de la Lettre que nous proposons ici est aléatoire, car dans la structure du texte tout s'y tient, tout y a une fonction cohérente par rapport au sujet de la lettre et par rapport aux intentions de Voltaire. Il s'agit, en effet, de démontrer les bénéfiques de l'activité commerciale pour une nation comme c'est le cas de l'Angleterre tout en l'opposant aux autres nations d'Europe où le commerce est vu d'un mauvais oeil et où les structures sociales sont sclérosées dans des traditions archaïques, ce qui les empêche de progresser et de prendre le devant.

Dans les quatrième et cinquième paragraphes, Voltaire nous situe en Allemagne et en France. Il essaie de les comparer, en les ridiculisant, à l'Angleterre. Comment parvient-il à ses fins ? Par exemple, pour les Allemands, il dit: "*Cette coutume [...] paraît monstrueuse aux Allemands*" (67). Les Français, eux aussi sont présentés dérisoirement: "*En France est marquis qui veut*" (67). Il faut remarquer l'utilisation du "on", dans la dernière phrase du quatrième paragraphe, par le trucage de ce "on", Voltaire nous fait rentrer dans l'histoire en rapportant à nos yeux les faits et prétend nous faire complices de ses critiques.

La dernière partie correspond à une conclusion: "*Je ne sais.... et contribue au bonheur du monde*". Remarquons ici la présence, graphique, de Voltaire dans la lettre. Sa présence est explicite dans la conclusion à travers le pronom "je", dans le "on" où nous sommes concernés aussi, dans les modalisateurs du type "*juste orgueil*", dans l'opposition "*non sans quelque raison*". Bien que le texte ait une teinte descriptive, on voit que Voltaire veut faire passer ses idées et demande subtilement à ce que nous les partagions.

Nous voyons donc, pour finir cette première approche, que cette lettre traite bien des sujets typiques du Siècle de Lumières (politique, religion, commerce, gouvernement). L'auteur met en relief l'importance du commerce et par là les hommes qui le tiennent: la bourgeoisie. Voltaire critique les régimes monarchiques sclérosés dans la tradition. La lettre s'enchaîne dans l'ouvrage et l'article parce que l'activité économique à trait aux conditions sociales et politiques d'une nation. Une vision, non pas enfermée, mais ouverte à d'autres régions, l'idée de voyage de Candide apparaît ici à travers la mention des pays variés; c'est, en effet, la volonté d'une vision ouverte et qui se veut objective.

UNE APPROCHE LINGUISTIQUE

Mais jusqu'ici nous ne nous sommes pas encore bien approché du texte. Alors, essayons d'analyser la Lettre d'un point de vue morphosyntaxique et lexical en essayant de voir les structures linguistiques employées, ainsi que les mots choisis et leur(s) fonction(s) par rapport au contenu du texte et aux intentions de l'auteur. Pour ceci, nous allons nous baser sur les différentes parties de la Lettre que nous avons établies auparavant.

Ainsi, dans la première partie -le premier paragraphe-, là où le sujet est lancé, nous remarquons le mot "*commerce*" en tête de phrase et de paragraphe; nous entrons de plein pied dans le sujet. La phrase thématise sur "*le commerce*", et ce caractère "actant" du commerce est donné aussi par le verbe actif "*a contribué*". Nous voyons une suite logique des éléments qui se suivent dans un ordre de cause à conséquence cyclique. Ainsi, nous pourrions reformuler la phrase en disant "Le commerce a enrichi les citoyens; comme ils sont riches ils sont libres, comme ils sont libres ils étendent le commerce et comme les citoyens sont libres et riches à cause du commerce l'Etat deviendra puissant". La "*grandeur de l'État*" provient donc de la richesse et de la liberté des citoyens; il est à remarquer que cette théorie s'oppose déjà à un ordre monarchique et nobiliaire. On peut dégager déjà un premier

champs sémantique constitué par “commerce”, “enrichi”, “citoyens”, “liberté”.

Une deuxième partie de ce paragraphe nous montre par des exemples les effets concrets du commerce et l’appréhension d’une puissance sans égale en Europe: celle des Anglais. La première phrase “*C’est le commerce....*” thématise encore sur le commerce qui est mis en relief par le présentatif “*C’est*”. Puis, nous trouvons un certain nombre de phrases assertives qui énumèrent la grandeur des Anglais. Nous pourrions établir un champ sémantique autour de “grandeur”: “maîtres”, “trois flottes dans trois extrémités du monde”, “conquise”, “oter”, “empêcher”; tous des termes exprimant une idée d’action, de force, voire de violence, où l’on sous-entend l’idée de guerre, d’armes.

Là aussi, une comparaison entre “petite île” et “puissante”. Voltaire veut comparer, presque par la dérision, la force du commerce.

Dans le deuxième paragraphe nous laissons l’Angleterre et Voltaire nous montre Louis XIV en Italie. Nous retrouvons ici encore une fois, une suite cause-conséquence caractérisant ce passage- Louis XIV en Italie, le prince Eugène vient au secours, mais sans argent le secours n’est pas possible; les marchands Anglais lui prêtent de l’argent, il délivra Turin. Donc, c’est l’argent, produit par le commerce, qui délivra la ville; c’est-à-dire une mise en valeur du commerce et de son corollaire, l’argent. Il semble que Voltaire n’a pas voulu rendre emphatique ce paragraphe; nous remarquons ceci par un ellipse de “mais” dans “il n’avait point d’argent” ou un “alors” précédant “il eut recours....”, ces ellipses rendent le texte plus “nerveux” et ils éveillent l’esprit du lecteur; car, par un effet de clin d’oeil de conivence, Voltaire invite son lecteur à construire les articulations logiques du texte. Il y a un amorce dans tout le paragraphe, le “quand” du début du deuxième paragraphe est lié à “il fallut”. Il faut remarquer une couleur, un rythme, dérisoire dans la description de l’emprunt au prince Eugène: “en une demie-heure on lui prêta cinquante millions”; dérision par le contraste entre le temps, si court, et la quantité, si grande, d’argent. Avec l’argent, produit du commerce on peut tout faire. Tout

de suite après, des verbes d'action juxtaposés et mis en équivalence: il "délivra" "battit", "écrivit".

Le caractère de l'Anglais qui arrive à effacer les notions de rang et les préjugés de la noblesse sont illustrés dans le troisième paragraphe par le caractère hétéroclite et contrasté des mots comme "milord" suivi de "marchand", "facteur", "pair". Voltaire peut nous montrer que ses choses n'ont plus d'importance pour les Anglais.

Donc, premièrement, en vantant les qualités commerçantes des Anglais, Voltaire veut en fait porter une critique sévère à la société française. Ensuite, Voltaire présente le commerce comme le symbole du progrès, comme l'emblème de puissance d'une nouvelle société. Pour arriver à ses fins, Voltaire utilise une démarche chère aux auteurs du 18^{ème}. Siècle: le témoignage et l'ironie. Nous avons voulu souligner ici quelques éléments discursives qui contribuent à rendre les effets recherchés par Voltaire dans sa Dixième Lettre.

DIXIÈME LETTRE

Sur le Commerce²

Le commerce, qui a enrichi les citoyens en Angleterre, a contribué à les rendre libres, et cette liberté a étendu le commerce à son tour; de là s'est formée la grandeur de l'État. C'est le commerce qui a établi peu à peu les forces navales par qui les Anglais sont les maîtres des mers. Ils ont à présent près de deux cents vaisseaux de guerre. La postérité apprendra peut-être avec surprise qu'une petite île, qui n'a de soi-même qu'un peu de plomb, de l'étain, de la terre à foulon et de la laine grossière, est devenue par son commerce assez puissante pour

2. Se puede consultar la traducción al español de *Lettres philosophiques*: Francois-Marie Arouet, Voltarie, *Cartas inglesas* (traducción y prólogo de Salvador Priego, Madrid: Ediciones Felmar, n.41, 1975).

envoyer, en 1723, trois flottes à la fois en trois extrémités du monde, l'une devant Gibraltar, conquise et conservée par ses armes, l'autre à Porto-Bello, pour ôter au roi d'Espagne la jouissance des trésors des Indes, et la troisième dans la mer Baltique, pour empêcher les puissances du Nord de se battre.

Quand Louis XIV faisait trembler l'Italie, et que ses armées déjà maîtresses de la Savoie et du Piémont, étaient prêtes de prendre Turin, il fallut que le prince Eugène marchât du fond de l'Allemagne au secours du duc de Savoie; il n'avait point d'argent, sans quoi on ne prend ni ne défend les villes; il eut recours à des marchands anglais; en une demi-heure de temps, on lui prêta cinquante millions. Avec cela il délivra Turin, battit les Français, et écrivit à ceux qui avaient prêté cette somme ce petit billet: "Messieurs, j'ai reçu votre argent, et je me flatte de l'avoir employé à votre satisfaction."

Tout cela donne un juste orgueil à un marchand anglais, et fait qu'il ose se comparer, non sans quelque raison, à un citoyen romain. Aussi le cadet d'un pair du royaume ne dédaigne point le négoce. Milord Townshend, ministre d'État, a un frère qui se contente d'être marchand dans la Cité. Dans le temps que milord Oxford gouvernait l'Angleterre, son cadet était facteur à Alep, d'où il ne voulut pas revenir, et où il est mort.

Cette coutume, qui pourtant commence trop à se passer, paraît monstrueuse à des Allemands entêtés de leurs *quartiers*; ils ne sauraient concevoir que le fils d'un pair d'Angleterre ne soit qu'un riche et puissant bourgeois, au lieu qu'en Allemagne tout est prince; on a vu jusqu'à trente altesses du même nom n'ayant pour tout bien que des armoiries et de l'orgueil.

En France est marquis qui veut; et quiconque arrive à Paris du fond d'une province avec de l'argent à dépenser et un nom en *Ac* ou en *Ille*, peut dire "un homme comme moi, un homme de ma qualité," et mépriser souverainement un négociant; le négociant entend lui-même parler si souvent avec mépris de sa profession, qu'il est assez sot pour en rougir. Je ne sais pourtant lequel est le plus utile à un État, ou

un seigneur bien poudré qui sait précisément à quelle heure le Roi se lève, à quelle heure il se couche, et qui se donne des airs de grandeur en jouant le rôle d'esclave dans l'antichambre d'un ministre, ou un négociant qui enrichit son pays, donne de son cabinet des ordres à Surate et au Caire, et contribue au bonheur du monde³.

3. Voltaire, *Lettres philosophiques* (Paris: Flammarion, 1964).